

Le Coup du berger

Matt CHESSBOARD

1^{er} prix des Bibliothécaires du concours d'écriture de nouvelles 2008

2^{ème} prix du Public du concours d'écriture de nouvelles 2008

Sang pour sang POLAR

Carla regarda les techniciens de la scientifique ramasser à la pince des fragments, des choses invisibles qu'ils enfouaient dans des tubes en plastique ou des enveloppes en papier cristal. Un flash la fit sursauter. Pendant un instant, le son lui parvint haché, brouillé. Puis une sirène de police se fit entendre derrière elle. A peine le temps de s'interroger que le hurlement de la sirène l'encerclait puis stoppait net le vertige en s'évanouissant. Un effet acoustique soudain qui figea le mouvement, un zoom avant sur les mains gantées d'un enquêteur. Et puis plus rien. Le noir, le silence.

D'un doigt rageur, Carla mit fin à la lobotomisation et jeta la télécommande sur le lit. Assez de séries américaines. Marre des urgentistes mannequinés. Raz le bol des policiers scientifiques craquants et manucurés, des découpages stroboscopiques pour home-cinéma. La science médicale avait le vent en poupe. On vendait du rêve avec des cadavres. Rien de nouveau sous la lampe-torche du flic. Et vive la télé-réalité. Mais sa réalité était plus simple. Plus moche aussi. Un lit d'hôpital. Un corps fatigué et une jambe en morceaux. Et puis aussi un flic en civil devant la porte de sa chambre qui attendait le feu vert pour venir l'interroger. Tout ça, à cause de ce stupide accident.

e2-e4

J'ai appris la nouvelle par téléphone. Un surveillant est venu me chercher pour une communication urgente. Une annonce sans fioriture du bureau de police.

- Je suis vraiment désolé de vous l'apprendre de cette façon, Mademoiselle, gémissait l'agent au bout du fil.

Il a continué avec les formules de politesse d'usage, la chronologie des événements à venir. Et puis le chien aussi, qui leur causait des soucis. J'ai remercié le fonctionnaire de police pendant que, mentalement, je dessinais déjà l'itinéraire à parcourir. Trois cents miles plein nord d'autoroute surchargée puis une perpendiculaire de cinquante miles de route régionale et enfin, de nouveau vers le nord, deux heures de route à peine plus large que la voiture. Là-bas, dès qu'on quittait la route principale, on ne comptait plus en miles mais en heures. Et deux heures de route, c'était si les moutons et le brouillard n'étaient pas de la partie.

Je suis sortie de l'école, j'ai préparé quelques affaires, planifié un départ aux aurores pour finalement quitter mon appartement dans la nuit, lasse de ne trouver le sommeil. Le rendez-vous avec les flics était en début d'après-midi. J'avais le temps. Lorsque mes yeux ont commencé à jouer les dignotants, j'avais déjà avalé la portion d'autoroute. J'ai pu dormir un peu dans la voiture, puis expédier un thé et un pain-bacon dans une boutique, le genre qui ouvre à cinq heures du matin pour manger un bout sur le pouce avant d'attaquer le boulot. Ma petite madeleine de Proust, le pain-bacon. Adolescente, l'odeur du porc grillé me tirait du lit et je me précipitais sur le poêle pour en tirer les tranches qui me brûlaient la langue. Le vieux pouvait dire ce qu'il voulait, il n'avait jamais pu m'en empêcher.

La route régionale et celle des collines sont passées sans que j'y prête vraiment attention, les yeux fixes, la tête ailleurs.

Je suis arrivée sur place en fin de matinée. Garée à une centaine de mètres, j'ai attendu la police. Je ne voulais pas m'approcher davantage, pas encore. Peu de choses avaient changé en dix ans, les arbres autour du cottage avaient un peu grandi sans doute, et le cottage, bien sûr, avait connu des jours meilleurs. Du haut de la colline, il ressemblait maintenant à un mouton éventré. Les flammes avaient léché les murs blancs. Les poutres du toit effondré pointaient vers

le ciel. Il ne restait que des ruines. Des ruines et le long ruban jaune et noir de la police qui ceinturerait ce qui restait du bâtiment.

e7-e5

L'inspecteur m'a fait part de ses conclusions : l'enquête avait été rapide. Avant l'arrivée de la police, la moitié des habitants du village avait déjà piétiné allègrement les alentours. A l'annonce de la nouvelle, le pub s'était vidé d'un coup et tous étaient accourus. Bien trop tard. Puis la pluie avait fini de tout ravager. Autant pour la police scientifique !

- Un accident malheureux, Mademoiselle. Le feu a pris au rez-de-chaussée. Sans doute, un feu de cheminée dans le conduit mal ramoné ou alors une escarbille qui s'échappe du foyer. Ensuite, ça a dû aller très vite. Vous savez, ces vieilles baraques, ce sont de vraies boîtes d'allumettes. Il suffit de pas grand-chose. Je suis désolé.

Et le vieux n'avait pas eu le temps de sortir. Sans doute pas le temps de souffrir non plus. Asphyxié par les fumées bien avant l'arrivée des flammes. Mort dans son lit en somme. Sauf que le vieux, maniaque comme il était, la mort par négligence, ça ne lui ressemblait pas. Et puis l'asphyxie, quelle blague ! Je croyais encore l'entendre. « Tu ne me feras jamais dormir avec un feu qui couve ». Ça remontait à son enfance. Réveillé en pleine nuit et porté devant la fenêtre grande ouverte malgré le froid mordant. Son père qui le secouait pour le forcer à prendre de grandes goulées d'air glacial qui lui brûlait les bronches, son père qui lui faisait mal, qui lui sauvait la vie. Il n'avait jamais oublié non plus les deux jours qui suivirent, le corps inerte, sans force, les larmes qu'il ne pouvait retenir quand les aboiements du chien lui martelaient la tête.

Forcément, ce genre de choses, ça laisse des souvenirs, des phobies aussi.

- En fait, s'il n'y avait pas eu le chien, on ne vous aurait pas demandé de venir si vite, a ajouté l'inspecteur, le nez dans ses chaussures.

Visiblement, c'était surtout le chien qui leur posait problème, pas la théorie sur la combustion spontanée des cottages. Spot, le chien du vieux, un Border Collie avec une tache blanche au milieu du front. Spot, attaché dans le garage épargné par les flammes. Les flics m'avaient attendue. Le pauvre était devenu complètement fou, mordait tout ce qui lui passait sous les crocs. Il avait compris et ça l'avait rendu dingue. Moi seule ai pu l'approcher. J'ai eu un mal fou à défaire le nœud, un nœud compliqué, serré à mort. Il a ravagé la banquette arrière quand je l'ai enfermé dans la voiture. Avant de finir par se calmer et rester prostré, roulé en boule sur le plancher, les yeux vides. Dans le garage, le quad du vieux. Le seul moyen de locomotion réellement homologué dans la région. Tous les bergers du coin l'avaient adopté pour monter dans les collines. La monture des cow-boys modernes. Quatre roues motrices nippones avec en guise de porte-bagages une énorme caisse à tout faire d'où pointait une fois sur deux le museau noir et blanc du chien de berger. C'était devenu ça le romantisme pastoral.

De la panoplie traditionnelle, il n'y avait que la crosse qui avait survécu au modernisme. Un bâton de bois dur comme le fer, courbé à une extrémité pour attraper les pattes arrière des moutons sans se lancer dans un rodéo. Celle du vieux était là, posée contre le quad. Je l'ai saisie machinalement et je suis partie du cottage dans le brouillard naissant. Des questions plein la tête.

Au village, j'ai cherché à me loger et heureusement, le mode d'emploi n'avait pas changé. Un : s'arrêter au Pub, l'office de tourisme local. Deux : commander une bière. Trois : demander au barman s'il restait des chambres au village. Quatre : patienter. Le barman lançait alors un appel à la cantonade. Tous les clients du pub s'en mêlaient, personne n'était d'accord mais chacun avait un avis sur la question. Si vous vouliez un peu de discrétion, il fallait aller ailleurs. Trois coups de téléphone, deux disputes et une bière plus tard, le barman vous disait où passer la nuit ! Chez Mrs Kerr, en l'occurrence, 28 Main Street, à deux pas du pub. J'avais une heure devant moi avant de déposer mes affaires et de prendre une douche. J'ai refait connaissance avec les bières locales.

A la sortie du pub, j'ai accordé trois étoiles à la Greenmantle Special et l'air frais sur mes tempes m'a fait réaliser que j'étais déjà grise. Il était temps de rendre visite à Mrs Kerr. Chez moi, fatigue et alcool ne faisaient jamais bon ménage. J'ai fait trois pas dans la rue et je me suis arrêtée. Il arrivait du ponton, sur le loch, le sourire aux lèvres.

Ff1-c4

C'était sans doute la seule personne que j'avais vraiment plaisir à revoir ici. Une partie heureuse de mon adolescence. Pas un mentor, ni une amourette de jeunesse. Non, plutôt un petit frère. Un petit frère qui avait trente ans de plus que moi. Mon petit frère Georges.

- Salut Poulette !

Georges l'électron libre. L'inconstance élevée au rang de sacerdoce. Une tête à chevaucher les nuages et une naïveté dont on ne savait jamais si elle masquait une vraie sagesse. Georges le simplet, l'idiot du village. Pas gâté par la vie. Avant même de faire un pas, il avait croisé la polio dans le ventre de sa mère. Il en avait reçu, en guise de cadeau de naissance, une claudication prononcée. Et plus tard une syntaxe aléatoire. Tout cela avait fait de lui la risée de la cour d'école qu'il n'avait pas fréquentée longtemps. Un père victime d'une exposition prolongée au plomb sur une plage de Dunkerque et une mère qui s'était usée petit à petit pour joindre les deux bouts. Usée assez longtemps pour laisser un orphelin de trente ans avec dix ans d'âge mental. Le vieux avait veillé sur lui. Il lui avait donné des petits boulots au gré des saisons. Georges avait survécu, s'était rendu utile en donnant des coups de main ça et là. Il avait même fini par prendre un peu confiance en lui. Pas assez pour devenir raisonnable, mais suffisamment pour vivre de son travail dans une cabane que les Domaines lui louaient pour rien sous l'appellation royale de "Pavillon de chasse". On avait presque grandi ensemble, sauf que lui n'avait jamais grandi.

- Je suis triste, Poulette. Pas commode, le vieux mais jamais méchant avec moi. Il m'engueule quand je fais des conneries, mais toujours il m'appelle pour le travail et jamais j'ai de problème.

- Je sais, Georges, je sais

- C'est plus pareil s'il est mort, Poulette. Je suis tout seul maintenant.

Georges m'avait toujours appelée comme ça et ça ne changerait plus maintenant même s'il y avait longtemps que je mangeais la soupe sur la tête de son mètre cinquante.

- Y a plus de maison et P'tit wanker achète les terres. Y reste plus rien maintenant.

- P'tit quoi ?

- P'tit wanker, le voisin. Le vieux il l'appelle toujours comme ça. Jamais M'sieur King, toujours P'tit wanker. Alors moi, je fais pareil sauf quand je lui parle, je lui dis toujours : « B'jour M'sieur King » mais dans ma tête ça fait : « B'jour P'tit wanker ». Et toujours je rigole et P'tit wanker y sait jamais pourquoi. Il se fâche et il dit : « Georges, te fous pas de ma gueule ! » Jamais il

répond bonjour, chaque fois il répond : « Te fous pas de ma gueule ! » et moi toujours je rigole.

Mort de rire Georges, comme toujours. Quand il racontait une de ses blagues, c'était lui, son meilleur public. J'arrivais juste après, j'étais la première de ses groupies. Et je riais, comme à chaque fois avec Georges, pour qui rien n'était jamais grave. Comme dix ans en arrière, quand il soignait mes petits chagrins d'amour ou mes mélancolies à grand coup d'éclats de rire et de tapes dans le dos. Georges qui, plus que jamais, riait pour ne pas pleurer.

Georges m'a fait un bout de conduite jusque chez Mrs Kerr, qui m'a aussitôt prise sous son aile. Elle s'est débarrassée de Georges en l'envoyant faire une course et ce n'est qu'après avoir partagé thé et scones qu'elle a consenti à me montrer la chambre. J'avais pour colocataire sa collection de porcelaines, des dés à coudre aux couples d'amoureux sans oublier, bien sûr, toutes les races de moutons de la création. Il restait un petit périmètre alloué au lit qui disparaissait sous les épaisseurs multiples d'édredons. Le regard qu'elle a lancé à Spot m'a fait comprendre qu'il dormirait dans la voiture. Mais la salle de bain correspondait à mes envies de noyade et je m'y suis plongée dès que j'ai pu me soustraire à son envahissante bienveillance.

J'ai somnolé dans la baignoire le temps de transformer mon épiderme en sponge cake, puis j'ai trouvé refuge sous les couettes. A l'heure du dîner, j'ai prétexté un rendez-vous avec Georges pour m'éclipser.

F18-c5

Au pub, les conversations allaient bon train sur le sujet du jour. Billy the Ram, le bélier fou. Une célébrité locale. Un bélier digne de remporter tous les concours s'il avait été assez docile pour y être conduit. Seulement voilà, Billy était rétif à l'autorité. Il était impossible de l'attraper, de le soigner ni même de simplement de l'approcher. Toute intrusion dans son périmètre de sécurité personnel se traduisait invariablement par une charge en règle. Les intrus, qui couraient suffisamment vite, étaient reconduits promptement aux limites de son enclos. Les autres pouvaient réserver leur chambre d'hôpital ou leur place au cimetière. En fait la seconde catégorie, celle des mauvais coureurs, n'était qu'hypothétique car tous ici connaissaient Billy de réputation. Et pour éviter que des randonneurs ignorants ne se frottent involontairement à Billy, le propriétaire du bélier, King, avait fait une campagne d'affichage digne d'un futur député. Tout autour de l'enclos et devant le cattle-grid, ces barres métalliques qui rendent tout passage au sol impossible aux animaux, des panneaux peints en rouge sur blanc avertissaient : « Attention danger ! N'entrez pas, le bélier est fou ! »

Billy devait le fait d'être toujours en vie à ses seules qualités de reproducteur. Un contrat tacite en somme. Je garantis les plus beaux agneaux de la vallée, vous me fichez une paix royale sinon gare à celui qui voudrait m'admirer de trop près. Son portrait trônait au-dessus du comptoir du pub. A chaque toast porté, son fan club rendait hommage à sa vigueur et son mauvais caractère. Une figure de la littérature. Une fusion de Dom Juan et du Misanthrope, un destin d'acteur dramatique.

J'ai passé une nuit agitée, à me tourner sans cesse dans le lit trop mou de Mrs Kerr. Pas de cauchemars, non. Mais trop d'images qui se succédaient sans répit. Le cottage en ruines, le vieux appuyé sur sa crosse, les collines et leurs murets de pierre, Billy The Ram en majesté au dessus du comptoir, le visage des jeunes qui, comme moi, avaient quitté le village, Spot et son air penché, la cavalerie des bergers motorisés poursuivant les porcelaines de Mrs Kerr, le rire de Georges, le banc de brume sur le loch, et les ruines de nouveau. Un vrai

kaléidoscope. Le brassage de ce que j'avais vu depuis mon arrivée avec ce qui restait de mes souvenirs. Une petite claque au bonheur. Le présent qui salissait mon enfance.

Dd1-h5

En sortant de chez Mrs Kerr, le lendemain matin, crosse en main, j'ai libéré Spot et nous sommes partis dans les collines. Il y avait un tas de coins que je n'avais pas revu depuis un bon moment. On n'aurait pas assez de la matinée pour en faire le tour, mais il y en avait un que je ne pouvais ignorer plus longtemps. J'ai pris soin de ne pas m'approcher du cottage pour éviter une nouvelle poussée de folie canine et j'ai lancé Spot à l'assaut de mon itinéraire favori. Les Trois Frères, le "sommet" qui domine le village, avec en guise de couronne trois tours de pierres sèches. Ados, c'était notre point de rendez-vous. On y montait en fin de journée comme le bétail monte sur le haut des collines pour y passer la nuit. Le vieux m'avait appris que le bétail faisait ça par instinct, pour se protéger des prédateurs. On ne se connaissait pas de prédateurs, mais on y trouvait tout de même refuge, sous l'œil bienveillant et protecteur des Trois Frères. Ainsi épaulés, on regardait le jour baisser en refaisant le monde. Tantôt hilares, tantôt graves, on buvait des yeux le spectacle changeant des collines. Le froid, la pluie ou plus souvent la faim nous ramenaient à la réalité et nous faisaient vider les lieux pour plonger vers le village.

Mon retour aux sources était moins contemplatif. Tout le temps de la montée, je n'avais cessé de penser à l'incendie, et puis surtout au vieux et à cette sortie qu'il n'avait pas choisie. Les questions que je me posais sur les circonstances de l'accident, étaient sans doute une manière de refuser sa mort. Cette mort qui décidément ne lui correspondait pas, mais on n'interdisait pas aux gens qu'on aime de mourir bêtement.

Alors, soit je faisais de la psychanalyse de bazar, soit il y avait bien quelque chose qui clochait. En dépit des phobies du vieux, l'incendie accidentel était, sinon probable, du moins possible. Le cottage était vraiment dans un sale état, l'installation électrique vétuste laissait une place à l'hypothèse. Mais cela ne me satisfaisait pas. Il y avait le chien aussi, attaché dans la grange, comme si le vieux avait l'habitude d'attacher ses chiens ! Je cherchais une bonne raison qui ait pu le pousser à le faire et n'en trouvais pas. Non décidément, quelque chose ne collait pas et l'appel à l'aide lancé aux Trois Frères restait sans réponse.

Cg8-f6

C'est en redescendant que j'ai croisé le notaire. Il terminait sa ballade à cheval quotidienne. Pas vraiment le genre habit rouge et chasse à courre, plutôt vieux ciré et bottes crottées. Tant pis pour les clichés du notable de campagne. Sans s'appesantir sur les condoléances, il a été plutôt direct :

- Vous êtes l'unique héritière. La succession peut se faire rapidement. Passez me voir en fin de journée si vous voulez. Vous aurez le temps d'y réfléchir, bien sûr, mais vous savez sans doute que vous n'aurez pas de mal à vendre si vous le souhaitez. Avant sa mort, il avait déjà reçu des propositions intéressantes, c'est le vieux King, son voisin, qui était le plus offrant. Mais il se refusait à vendre.

Oui, bien sûr, il faudrait régler tout ça. Je n'y avais pas encore réfléchi. C'était même un peu rapide pour moi. Sans aller jusqu'à endosser le costume de l'orpheline éplorée, j'en étais quand même plus à démêler le passé du présent qu'à me projeter dans l'avenir.

Le notaire a repris son chemin, le doigt à la casquette en signe d'au revoir. J'avais gagné un thème de plus pour gamberger et je n'avais pas besoin de ça.

La matinée tirait à sa fin, j'ai refait une halte au pub pour grignoter quelque chose. Après un thé-sandwich, j'ai laissé Spot dans la voiture, les vitres légèrement baissées. Tant pis pour les sièges, je voulais me promener une dernière fois toute seule sans m'encombrer d'un chien fou. J'avais l'après-midi pour me vider la tête avant de retrouver le notaire et je ne me voyais pas attendre au pub ou dans ma chambre. Je suis partie sur les bords du loch sans rencontrer personne. En évitant soigneusement les propriétés du vieux, je me suis retrouvée à proximité de chez King, le voisin. Et je ne sais pas pourquoi, j'ai fait un crochet pour lui rendre visite. Il était devant sa grange, tenant un chien en laisse. Il m'a aperçue de loin et s'est arrêté pour m'attendre. Mes souvenirs étaient vagues mais je ne croyais pas l'avoir déjà croisé.

- Bonjour.

- Bonjour, Mademoiselle, mes condoléances.

Lui savait qui j'étais. Les têtes nouvelles étaient rares dans le coin.

- Merci. J'ai croisé le notaire, ce matin. Il m'a dit que vous étiez intéressé par les terres. Je ne vais pas rester longtemps par ici et comme je passais près de chez vous...

- Tout le monde sait que j'attends après depuis un moment. Je vais pas jouer au plus fin avec vous. Vous savez bien qu'on était à couteaux tirés lui et moi. L'a jamais voulu qu'on s'entende. Et pourtant, j'y ai mis du mien plus souvent qu'à mon tour. Jamais voulu rien savoir le cabochard. Sans vous manquer de respect, mais il avait quand même une réputation de tête de bois, hein ?

- Pas de problème.

- Non c'est vrai ! J'aurais pu lui racheter ses terres en une fois pour un bon prix. Mais, il préférerait les louer une misère plutôt que de me les vendre pour toucher le pactole ! Avec ce que je lui proposais, il aurait pu retaper sa bicoque, y apporter un peu de confort, hein ? C'est malheureux mais si ça se trouve, l'incendie serait peut-être jamais arrivé s'il avait accepté d'arranger un peu sa baraque, hein ?

Un vrai moulin à paroles, le voisin. On ne pouvait plus l'arrêter. Et son haleine chargée prouvait que lui non plus ne manquait pas à sa réputation. Si ma mémoire était bonne, une éponge à whisky, brutal avec hommes et bêtes. Pas étonnant que le vieux n'ait jamais voulu lui vendre quoi que ce soit. Mais le vieux n'était plus là, et moi, même en me cherchant des excuses, je n'avais plus rien à faire ici. Alors lui ou un autre, de toute façon, en dehors du cottage, ce n'était rien d'autre que de la terre à moutons.

- Enfin maintenant, hein, c'est vous qui verrez. Si vous vendez, je suis toujours preneur. Le notaire sait combien je propose, il vous expliquera. Mais vous m'excuserez, il faut que j'aille voir mes moutons. Et faut pas je traîne parce que, sans mon chien, ça va être long.

Il ajouta en désignant le chien du menton :

- La chienne des Brooks est en chaleur et ce satané cabot n'a plus que ça en tête. Impossible de le faire travailler sans qu'il cavale voir sa copine. Je suis obligé de le laisser là et d'aller aux moutons sans lui. Et encore, il faut que je l'attache solidement sinon il trouve le moyen de filer. Il est malin mais il a encore jamais su défaire les nœuds, surtout ceux-là. J'en fais toujours des comme ça pour attacher les chiens.

Il a marqué une pause et il s'est remis à jacasser. C'est ça qui a tout déclenché. Pas ce qu'il a dit mais le fait qu'il se soit arrêté de parler. Ces deux petites secondes d'hésitation qui m'ont sortie de ma torpeur. J'étais occupée à ponctuer de hochements de tête sa logorrhée et je réfléchissais à la raison qui m'avait amenée là. Je me demandais pourquoi je m'imposais ce genre d'épreuve alors que tout pouvait se régler en deux signatures avec le notaire. Bref, je me traitais de tous les noms quand une minuscule lampe s'est allumée très loin quelque part et a grossi à une vitesse vertigineuse pour venir exploser comme une évidence dans mon crâne. Le nœud ! Spot attaché avec un nœud inconnu, terriblement difficile à desserrer. Le nœud ! J'ai eu un sursaut, un mouvement de recul en m'appuyant sur ma crosse. Il s'en est aperçu et il s'est arrêté. Quand il a relevé la tête et que nos regards se sont croisés, on a compris tous les deux au même moment. Compris qu'on n'ignorait plus rien de ce que savait l'autre. Et tout s'est accéléré.

Dh5xf7++

Cela a été si simple. La crosse de berger tenait bien en main et un seul mouvement circulaire a suffi à la faire entrer en action. Porté à la tempe, le coup a été très rapide, accompagné d'un bruit sourd, mat, presque anodin. Dans la chute, sa tête est venue heurter le sol sans qu'il n'esquisse un seul geste de protection. Le chien entravé s'est mis à aboyer et je suis restée, immobile, la crosse levée, prête à assener le coup de grâce. Je me suis d'abord refusée à croire que mon geste pouvait suffire à ôter la vie d'un homme. Et pourtant. Mes doigts sur sa carotide ont cherché inutilement le pouls absent. Même son chien a compris plus vite que moi qu'il était mort. Le reste n'a été qu'une succession d'actions nécessaires, l'abject se mêlant à la revanche, le dégoût à la colère.

L'emmener dans les collines a été le plus difficile. Soulever quatre-vingt kilos de bonhomme flasque aurait pu être un vrai défi mais il était mort au bon endroit et le palan de la grange a montré toute son utilité lorsqu'il a fallu hisser le corps sur le quad. La chance du débutant, en somme. Ensuite j'ai pris toutes les précautions pour le ficeler sans laisser de marques.

Chaussée de bottes trouvées dans la remise, j'ai conduit le quad jusque devant l'enclos de Billy. J'ai, tant bien que mal, installé mon passager débarrassé de ses liens sur le siège. Sur sa veste, j'ai secoué le fond d'une bouteille de whisky prise chez lui. Après avoir essuyé la bouteille, je l'ai abandonnée dans la caisse du quad et j'ai endenché la première. Le quad s'est engagé lentement sur les barres du cattle-grid, a fait quelques mètres avant de caler dans la pente, son conducteur avachi sur le guidon.

Billy ne s'est pas fait attendre. En bon bélier fou, il a bien travaillé. Il y a mis tant d'enthousiasme qu'il a même failli s'assommer tout seul sur le carter du quad. Mais heureusement, le choc a fait basculer le corps et Billy s'est acharné sur King sans s'apercevoir qu'il était mort depuis un moment.

Le retour aurait dû être plus calme. La corde et les bottes lestées de galets ont rejoint les poissons du loch. Et puis j'ai entamé la seconde partie du plan qui se construisait au fur et à mesure dans ma tête. Boucler ma randonnée en courant. Un truc que je faisais gamine quand je m'amusais à exploser les horaires des sentiers de grande randonnée. Sauf que j'ai eu cet accident stupide, en coupant par le glen.

C'était pourtant un coin que je connaissais par cœur, un petit ruisseau encombré de galets que j'avais emprunté des centaines de fois. Mais ça ne m'a pas empêché de faire une glissade de première. Un beau soleil, les quatre fers en l'air, avant d'atterrir en beauté, le cul dans la flotte à cinq degrés. J'en ai presque rigolé. Juste avant que la douleur n'attire mon attention sur mon tibia qui présentait un angle inhabituel avec le reste de ma jambe. J'ai voulu crier et j'ai perdu conscience.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là. C'est le bruit qui m'a réveillé, un bruit de moteur. D'où j'étais, je devinais encore l'enclos de Billy. Même si je ne pouvais plus voir ce qu'il y avait derrière le muret, j'étais bien trop près pour ne pas être associée d'une manière ou d'une autre à ce qui s'y était passé. Pendant que le bruit devenait de plus en plus fort, j'ai essayé de me relever en m'aidant de la crosse. J'en étais à peu près là quand le quad est arrivé.

C'était Georges. Georges-qui-tombe-toujours-à-point-nommé et qui m'a dit :

- Tu as de la chance. Si je passe pas, tu restes une sale nuit à traîner par terre. Le berger de P'tit wanker, y vient demain matin. On fait un tour avant de rentrer et personne sait qu'on vient voir Billy. Ça va comme ça, hein Carla ?

Oui, ça allait bien comme ça. Pour la première fois, Georges m'appelait par mon prénom et me donnait l'impression qu'on avait enfin le même âge. Il a fait un long détour dans les collines pour contourner le loch et arriver au village par l'autre rive. J'étais trempée. Ma jambe me faisait un mal de chien et au bout d'un moment j'ai perdu le fil. Je ne sais pas si je me suis évanouie de nouveau mais c'est au pub que, tremblante de fièvre, j'ai repris contact avec la réalité. Une heure plus tard, bourrée d'antalgiques, je suis partie dans l'ambulance. Et Georges avait déjà raconté à la moitié du village comment il m'avait trouvée, à l'autre bout du loch.

Le brave Georges s'était mordu la langue quand il m'avait dit qu'on était jamais seul dans les collines. Lui, toujours en vadrouille de jour comme de nuit, s'était déjà trouvé bien des fois où il n'aurait pas dû être. Mon cher petit frère avait vu ce qu'il n'aurait jamais dû voir et il avait eu peur. Georges payait sa dette en grandissant d'un seul coup.

Et voilà où j'en étais, le lendemain, dans ma chambre d'hôpital. Le berger du vieux King avait dû découvrir Billy et ce qu'il avait fait. L'inspecteur n'avait pas tardé à me rendre visite.

- Bonjour, Mademoiselle, je peux vous déranger quelques minutes ? Vous vous rappelez ? Inspecteur Pawn, chez votre père.

- Oui, bonjour Inspecteur.

- Je suis désolé de vous importuner de nouveau mais il a fallu que la police s'en mêle.

Ça y est. On y venait. Tout s'était trop bien passé, ça ne pouvait pas être si simple. Il allait me faire le coup du jeune premier de la police scientifique. Le bel éphèbe qu'un détail empêche de dormir et qui va chercher le coupable jusque dans son lit d'hôpital. Qu'est-ce que je croyais ? Qu'on s'improvisait meurtrier parce qu'on avait assez de sang froid pour maquiller un crime ? Devant mon silence, il a repris :

- Oui, il a hurlé à la mort toute la nuit, sans compter qu'il a continué de ravager votre véhicule. Cette fois, il a fallu qu'on intervienne. Oh, je vous rassure, on ne lui a pas fait de mal. On a fait appel au vétérinaire qui lui a administré un sédatif. Il l'a emmené dans son chenil. Vous pourrez aller le récupérer là-bas.

J'avais du mal à comprendre. C'était pour le chien du vieux que le flic avait fait le déplacement ? J'avais complètement oublié le chien. Ce brave Spot avait passé la nuit dans la voiture, je n'osais même pas imaginer l'état dans lequel il l'avait laissée ! J'ai balbutié :

- Euh, c'est tout ?

- Non, il y aura les frais d'intervention à régler au vétérinaire. D'ailleurs c'est une bonne journée pour lui, il a joué du fusil chez le voisin de votre père. Le vieux King en tenait sans doute encore une bonne et il a traversé l'enclos de son bélier. Il s'est fait charger et il en est mort.

- Mort !

- Oui mort, salement amoché par l'animal. Pourtant, il savait bien que son bélier était dangereux. On n'a pas pu approcher le corps sans l'aide du vétérinaire. Je ne sais pas ce qui lui a pris de passer par là. Je crois surtout qu'il aurait dû s'en débarrasser depuis longtemps, seulement maintenant c'est trop tard.

Un léger blanc, une petite toux dans son poing et il a continué :

- En fait, ça aurait pu attendre demain, mais je voulais surtout prendre de vos nouvelles. Il paraît que vous avez une mauvaise fracture.

Où il voulait en venir le limier, avec ses airs de je-m'intéresse-à-votre-état-de-santé-ma-petite-demoiselle ? J'ai joué la montre en débarrant les banalités que le chirurgien m'avait servies une heure plus tôt. La fracture était sérieuse mais il avait pu la réduire sans difficulté. Il me faudrait reprendre une activité physique progressivement. Commencer doucement par de la marche et puis diversifier mes pratiques mais sans rien faire de traumatisant. Le médecin m'avait conseillé d'essayer le golf. Très bien pour la rééducation, le golf ! Et puis je sortais demain, si tout se passait comme prévu.

- Très bien, si vous avez besoin d'un coup de main pour demain, n'hésitez pas, je ne suis pas de service. Je pourrai vous ramener chez Mrs Kerr, il a ajouté avec une légère rougeur aux pommettes, ou bien vous inviter à déjeuner si vous voulez ?

- Euh, c'est très gentil mais tout dépend de l'heure de ma sortie, le médecin n'a rien précisé.

- Pas de problème, si vous avez besoin de moi, faites-moi appeler. Oh j'oubliais, je vous ai ramené le bâton de votre père. Hier dans l'effervescence de votre retour, Georges, l'avait gardé. Je crois qu'il s'est permis de lui donner un petit coup de neuf en le nettoyant, j'espère qu'il n'a pas mal fait.

- Non, non, ne vous inquiétez pas, Georges fait toujours de son mieux pour bien faire, ai-je ajouté, en sentant irrésistiblement monter un fou rire.

J'ai bien essayé de lutter, de me retenir le plus possible, mais j'ai dû capituler. Je suis partie à rire, à rire et pleurer en même temps. La tension accumulée, les larmes refoulées, tout ressortait. Mon petit inspecteur n'était pas suspicieux, il était amoureux. Et comble de l'ironie, il m'apportait en mains propres une pièce qui avait perdu beaucoup de ses convictions depuis que Georges en avait effacé toutes traces. Merci pour tout Georges.

L'inspecteur était dans ses petits souliers

- Je suis désolé, c'est terriblement maladroit de ma part de vous rappeler ces souvenirs après le choc que vous avez subi. Je vais vous laisser vous reposer. J'espère avoir l'occasion de vous revoir avant votre départ. A bientôt !

- A bientôt, Inspecteur, ai-je dit entre deux sanglots.

Il avait presque franchi la porte quand il a ajouté sans presque se retourner :

- Ewan, vous pouvez m'appeler Ewan. Et puis n'oubliez pas, essayez le golf. Je suis sûr que vous avez un bon swing.